

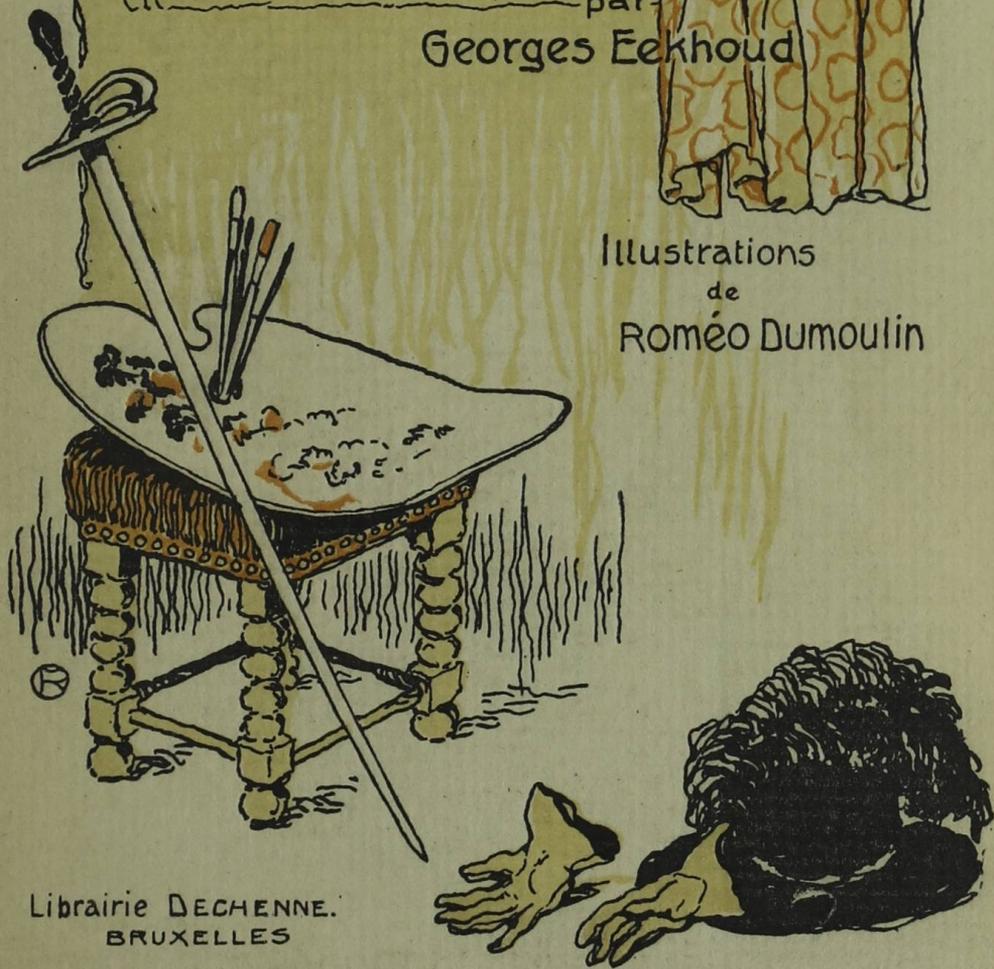
TLPO 20185

Georges Eckhard
La danse macabre--

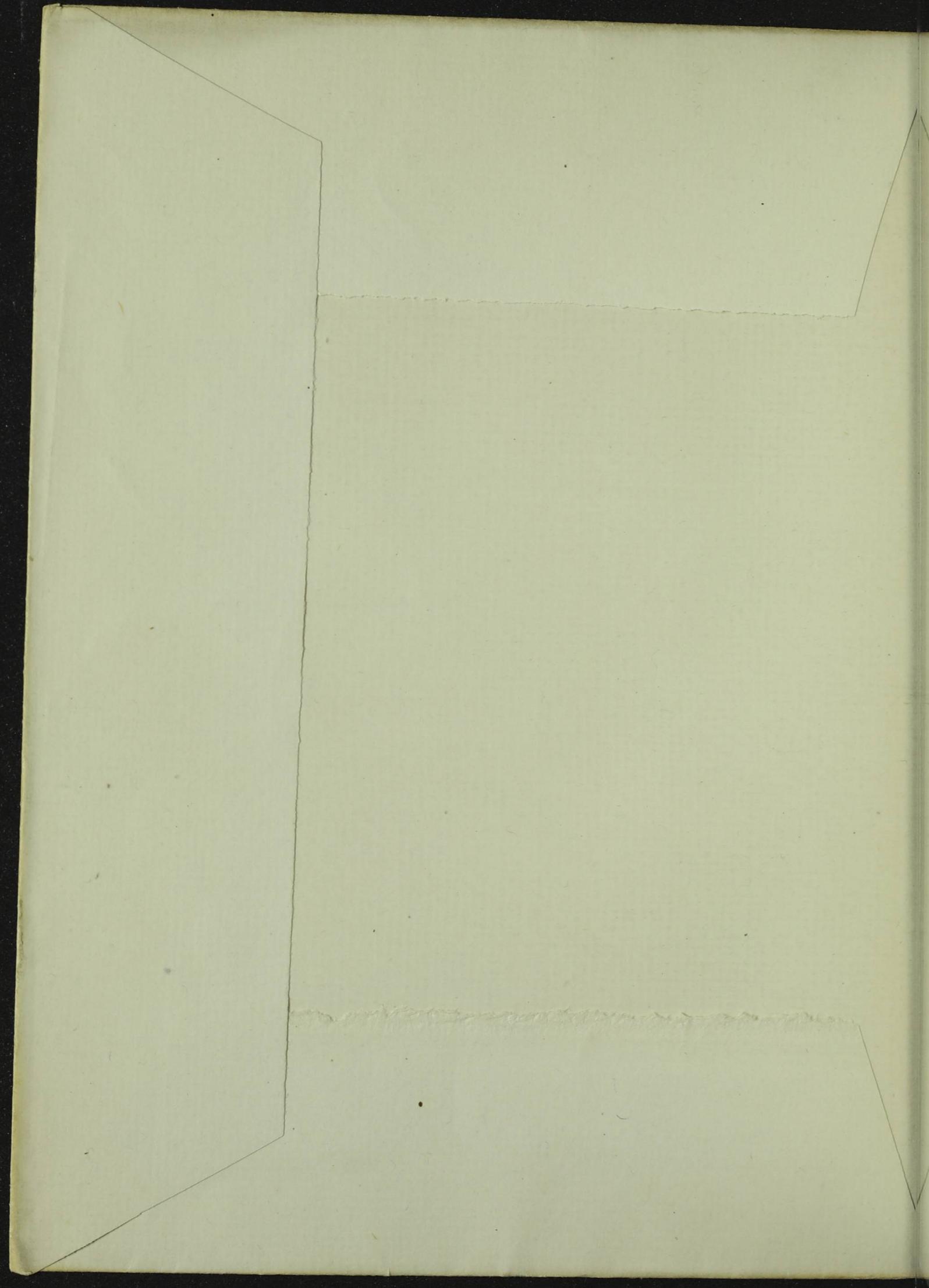
La Danse Macabre du Pont de Lucerne

par
Georges Eekhoud

Illustrations
de
Roméo Dumoulin



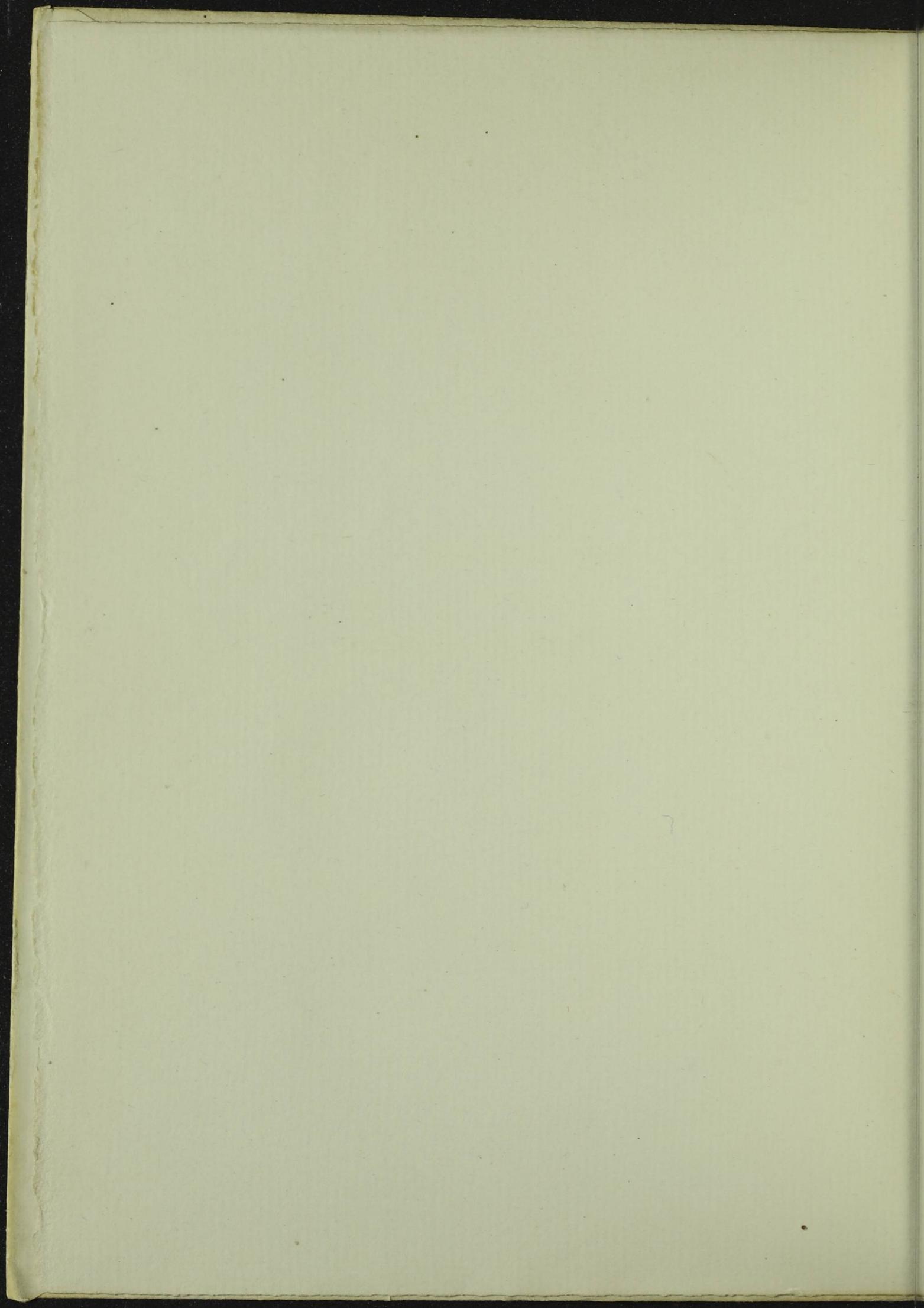
Librairie DECHENNE.
BRUXELLES



TLPo 20 185

3. X. 1956

J. Raym 20



La Danse Macabre
du
Pont de Lucerne

CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉ SUR PAPIER DE HOLLANDE
VAN GELDER

à 225 exemplaires seulement non mis dans le commerce

Exemplaire N° 99

Offert à *Monsieur Paul Colin*

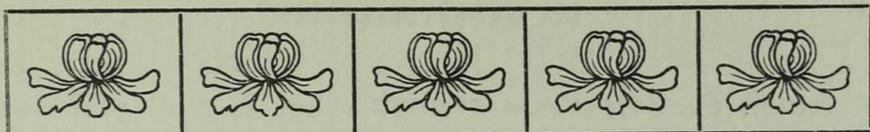
A handwritten mark or signature, possibly a stylized 'J' or 'C', located to the right of the name 'Paul Colin'.

GEORGES EEKHOUD

La Danse Macabre
du
Pont de Lucerne

ILLUSTRATIONS DE ROMÉO DUMOULIN

LIBRAIRIE DECHENNE
50, Avenue de la Toison d'Or
BRUXELLES



I

L'étranger qui visite la Suisse n'abandonne généralement le confort de l'hôtel que pour gravir les cimes alpestres, voguer sur les lacs, pénétrer sous la voûte bleue des glaciers, contempler enfin toutes les curiosités naturelles du pays, de Schaffausen à Genève et de Bâle à Bellinzona.

Les villes suisses ne l'intéressent guère.

Pourquoi? Affaire de mode, de coutume.

De même que sur le Rhin le touriste s'occupe principalement de châteaux en ruines; en Italie, de musées et de villas; en Angleterre, d'installations maritimes et d'usines; à Paris, un peu de tout; à Naples, du Vésuve; à Grenade, de l'Alhambra; en Belgique, des hôtels de ville et de Waterloo; il se figure que l'Helvétie n'a de pittoresque que les Alpes et d'historique que les exploits de Guillaume Tell.

Ainsi, de Bâle il ne connaît que le pont jeté sur le Rhin, encore, parce qu'il a dû le traverser en se rendant de la gare badoise à la gare suisse; à Berne, il a vu la fosse aux ours et le Palais fédéral, un monument qui ne se recommande que par une banalité toute moderne; il a séjourné à Genève, un *petit Paris* comme Bruxelles; à Lucerne, il s'est fait conduire devant le fameux lion de Thorwaldsen. Puis, éperonné, comme le Juif errant, par l'ardillon du déplacement, il a pris le premier paquebot venu et s'est fait conduire à Fluelen pour procéder de là à l'ascension traditionnelle du Righi.

Artistes, qui vous rendez en Italie par la Suisse; prix de Rome, qui avez soif de chefs-d'œuvre, croyez-moi, si la patrie de Michel-Ange n'exerce pas une fascination trop forte sur votre curiosité, arrêtez-vous quelques heures à Lucerne. Vous y verrez, outre le fameux lion patriotique, un *campo santo* des plus curieux qui remonte au XIII^e siècle; un mur d'église recouvert entièrement à l'extérieur par une fresque colossale représentant la mort d'Arnold de Winkelried à Sempach, une fresque sur laquelle plusieurs siècles, la pluie, le vent, les intempéries et — hélas, comme partout — les restaurations sacrilèges, ont passé sans la détruire et sans en altérer la fraîcheur naïve, le dessin barbare mais plein de fougue; des ponts recouverts flanqués de tourillons à créneaux, comme

les ont construits les architectes militaires du Moyen-âge; enfin mille objets de haute originalité, d'un grand cachet artistique et pittoresque, empreints d'une fantaisie primesautière.

Je me rappellerai toujours, entr'autres, la surprise que j'éprouvai, comme je passai sur un de ces ponts couverts, en reconnaissant au-dessus de ma tête, se succédant de distance en distance sur les frontons triangulaires du tablier, des scènes d'une Danse Macabre traitée dans le goût d'Holbein.

Rentré à l'hôtel, je me renseignai près du propriétaire sur cette œuvre, sur son auteur, sur son histoire. Heureusement l'hôtelier était un homme instruit, s'intéressant aux choses de l'art, et il put me donner sur ma découverte tous les détails voulus.

Je n'entrerai pas ici dans les explications techniques, les constatations archéologiques qu'il me fournit; je tomberais alors dans une dissertation qui m'entraînerait trop loin et qui ferait peut-être double emploi avec ce que la plupart de mes lecteurs ont compulsé sur l'histoire des Danses Macabres soit dans les œuvres de Langlois du Pont de l'Arche, de Leber, de Peignot, de Depping ou de tant d'autres qui ont étudié ce côté fantastique de l'histoire de la peinture.

Le pont en question s'appelait le Pont des Moulins, le nom du peintre qui l'a décoré de ses panneaux est

Kaspar Meglinger qui vivait au commencement du dix-septième siècle.

Et voici, sur l'origine de cette œuvre singulière, la légende que me raconta, entre deux verres de muscat du Valais, herr Brünel Sinzler, propriétaire de l'*Hôtel du Pilate*.

II

Il y a plus de deux siècles vivait à Lucerne un riche meunier appelé Philibert Dænisch. Il a encore des descendants à Lucerne très fiers de leur nom car ils prétendent remonter aux Scandinaves qui émigrèrent dans ces montagnes inhabitées vers l'an 500 et y jetèrent la souche de la race helvétique.

Philibert Dænisch était un de ces bourgeois parvenus dont Molière a immortalisé le type dans *M. Jourdain*.

Il frayait avec la noblesse, qui passait sur l'authenticité suspecte de sa généalogie en faveur de son immense fortune, de sa générosité inépuisable et irréfléchie, se traduisant en banquets pantagruéliques, en parties de chasse, en représentations, en bals et en carrousels.

C'était un gros homme rougeaud et lippu, vêtu, hiver comme été, d'une riche houppelande de velours; portant sur la tête une calotte à gland d'or, chaussé de souliers de maroquin dissimulant à peine les dimensions plébéiennes de ses pieds qui n'avaient de rivaux en croissance que ses mains.

Il avait le rire gras et satisfait particulier aux gens qui dînent bien et qui digèrent facilement.

Ne soyez pas étonné que le narrateur parlât de meister Philibert comme d'une vieille connaissance; il avait trouvé ces détails, disait-il, dans les *Ziemener Plaudereien*, manuscrit vénérable dont le Musée de Berne garde l'original avec un soin jaloux et que l'art de Gutenberg n'a jamais reproduit.

Philibert Dænisch avait une fille qui pouvait, elle au moins, justifier les prétentions de la famille à une origine illustre.

C'était une blonde et svelte créature, aux yeux bleus de saphir, à la carnation blanche et délicate, aux lèvres d'un rose vif, gracieuse et flexible comme ces apparitions qu'Ossian, le barde du Nord, évoque dans ses vers. Elle n'avait que dix-sept ans et s'appelait Berthe. Mais les chasseurs de chamois, les *senne* des environs, la connaissaient sous le nom poétique d'Edelweiss qui est cette plante entièrement blanche, feuilles et fleurs, croissant seulement sur les cimes couvertes de neiges éternelles.

Philibert Dænisch rêvait naturellement une union princière pour son enfant unique et il était encouragé dans ses projets par l'intérêt qu'inspirait la douce Berthe à tous les fils de famille de Lucerne.

Le mieux vu par le père, sinon par la fille, était Walther d'Asschenthaler, de l'illustre maison des comtes de Romont.

Walther était un de ces beaux seigneurs, que l'on vit à toutes les époques accorder une importance exagérée à leur toilette, soigner leur intéressante personne avec des raffinements de petite maîtresse, se distinguer du commun des mortels par leurs vêtements, leur démarche et leur parler et que l'on appela tour à tour damoiseaux, mignons, petits maîtres, incroyables, lions, gandins, crevés et gommeux. Il avait fait son éducation à Paris et se vantait de l'amitié qui l'avait lié à Monsieur de Cinq-Mars, grand écuyer de France et favori de Louis XIII, le seigneur qui se mettait le mieux, dont les goûts concernant la coupe et les couleurs adoptées pour la toilette faisaient oracle à Paris, comme à Londres, à Vienne, à Lucerne même, où toute l'ambition d'Asschenthaler était de ressembler à l'infortuné marquis d'Effiat. Il avait fait siens à cet effet le grand col rabattu attaché sur le devant par un fermoir de diamant frangé de filigranes d'or; le chapeau au panache ondoyant, la chemisette brodée, les manchettes étroites au poignet remontant en s'élargissant vers le coude; le pourpoint en tabit céladon à taillades, les grandes bottes à l'écuyère.

Walther avait une de ces figures jolies, avenantes au premier abord mais dont la régularité, le sourire efféminé, l'expression vaniteuse finit par fatiguer, par irriter même. Il entra dans sa vingtième année, était orphelin, attaqua à belles dents son patrimoine, déjà

dévoré aux trois quarts; bref, se trouvait dans les conditions voulues pour faire une fin soit en épousant une héritière, soit en se faisant soldat de fortune, capitaine de lansquenets, car à cette époque il n'était pas encore de mode pour les décavés de se faire sauter la cervelle.

Il professait un suprême dédain pour la noblesse de son pays, ses mœurs et ses distractions. Il comparait les Suisses aux ours de leurs montagnes. En fait de chasse, il ne comprenait que la fauconnerie et ne se souciait guère, durant la poursuite du chamois, de déchirer sa peau et ses fines dentelles aux anfractuosités des rochers, aux épines des buissons.

Il avait le courage du spadassin plutôt que celui du guerrier. Le même étourneau qui aurait mis flamberge au vent pour affirmer la supériorité de telle couleur de ruban sur telle autre, aurait eu peur d'affronter le soleil de juillet qui altère la blancheur de l'épiderme.

J'ajouterai à cette esquisse d'une figure assez banale en somme et que vous rencontrerez aujourd'hui, sous un autre costume seulement, sur le boulevard des Italiens, — que Walther portait la barbiche en virgule et la moustache naissante relevée en crocs et qu'il attribuait tous ses succès près du beau sexe au geste irrésistible et conquérant par lequel il tortillait les dits crocs, qu'il comparait avec fatuité aux dards de Cupidon.



LE MARIAGE FUT DÉCIDÉ A LA TROISIÈME VISITE

Grâce à ce parfum d'élégance, de fleur des pois de la galanterie qui se dégageait de toute sa personne et qui lui était resté de son séjour à Paris ; à ses gasconnades, à sa faconde inépuisable, à son esprit qui avait retenu les parcelles de la conversation du salon de Marion Delorme comme la cire molle et vulgaire garde l'empreinte d'un camée précieux ; grâce surtout à son nom qu'il faisait sonner aussi haut que ses éperons, il n'avait qu'à se montrer au château du Moulin — c'est ainsi qu'on appelait la résidence de Philibert Dænisch — pour réaliser aux yeux du parvenu le type du merle blanc attendu, du prince Charmant, du seul gendre possible, du gendre des gendres.

Le mariage fut décidé à la troisième visite. Les médians parlèrent de la mésalliance, de la forfaiture du dernier des Romont-d'Asschenthaler à la pureté immaculée de son sang, mais pas un hobereau qui n'eût consenti à l'union de son fils avec la blonde Edelweiss. Et Dænisch accueillant le plus noble de tous les prétendants, se vengeait des dédains hypocrites, des railleries sucrées des patriciens de Lucerne.

Dans l'ivresse du triomphe, le souci du bonheur de Berthe ne l'occupait guère.

Elle allait épouser un prince. Elle ne pouvait que garder sa reconnaissance éternelle au père qui lui permettait d'échanger le nom un peu court, quoique antique, de Dænisch contre celui d'Asschenthaler ; il

était de toute absurdité de s'arrêter seulement à la crainte que Berthe n'aimât, ne vénéral pas le brillant seigneur qui daignait la rechercher.

Si la jeune fille avait consenti sans manifester de répugnance, elle n'avait pas témoigné non plus d'enthousiasme.

De grands préparatifs se faisaient dans le Château du Moulin et dans la demeure seigneuriale des Asschenthaler. Ces deux résidences étaient séparées l'une de l'autre par un petit golfe que le lac des Quatre-Cantons forme au nord-est de Lucerne.

Philibert Dænisch, qui caressait des projets cyclo péens, que les constructeurs des pyramides, qu'Abdomiran, l'architecte de Salomon, auraient eu peine à satisfaire, résolut de réunir le Moulin à l'Asschenthaler Burg au moyen d'un pont couvert dont la décoration serait confiée à Kaspar Meglinger, un maître peintre, qui, jeune encore, menaçait de faire pâlir en Suisse la gloire du grand Holbein lui-même.

Dænisch ne se doutait pas de l'influence que devait exercer sur l'avenir de Berthe, de Walther et de lui-même, la commande faite au jeune artiste.

III

— Un carrosse ! Comment vous ignorez ce qu'est un carrosse ? J'en conclus que Lucerne n'a pas encore son Cours. Un Cours... pas connu ? C'est là que se montrent les attelages de tout ce que Paris abrite de noble et d'élégant. Le Cours a été construit par la reine-mère Marie de Médicis. Tel que vous me voyez, mignonne, j'ai été voituré côte à côte avec Monsieur Le Grand dans son beau carrosse capitonné de velours cydalise lamé d'or. Le luxe du marquis d'Effiat était un des griefs que le cardinal avait contre lui. Entre nous soit dit, le duc de Richelieu n'a jamais été qu'un intrus dans l'aristocratie française. Mais, de grâce, n'allez pas répéter cela, ma toute belle, quand nous serons à Paris.

A Paris vous aurez soin aussi de quitter ces affreuses robes blanches à gorgerettes montantes dans lesquelles vous me faites l'effet d'un revenant du temps de Louis le Onzième. Le goût adopte les couleurs voyantes et les odeurs suaves. Sentez ces gants, c'est une duchesse

qui en a inventé le parfum : M^{me} de Bracciano, princesse de Neroli. J'ai payé cette fantaisie...

Ici Walther — car c'était lui qui fatiguait ainsi sa fiancée, la douce Berthe, au bruit de son bavardage de perruche — eût une petite toux embarrassée, car il se rappelait, fort à propos, que ces gants dont il allait dire le prix n'avaient pas encore été payés. Ce fanfaron avait de l'effronterie à revendre, mais le mensonge le faisait encore hésiter et rougir.

Le jeune couple était assis sur un des bancs de pierre régnant dans l'embrasure des fenêtres gothiques de la *halle* d'honneur du château d'Asschenthaler.

Vis-à-vis des fiancés, maître Philibert sommeillait, bercé au rythme monotone et soporifique de la voix de son futur gendre, Ce jour-là Philibert Dænisch avait dîné avec sa fille chez Walther.

On était en septembre; à quatre heures de l'après-midi.

Un jaune soleil d'automne éclairait le lac baignant le château et les contreforts rugueux du Pilate. Le paysage avait ces tons harmonieux, fondus, et comme passés, des vieilles étoffes, des tableaux anciens et des arrière-saisons : les feuillages s'étendaient et s'échafaudaient vers les hauteurs en suivant la progression du mordoré à la lie de vin, les flots calmes paraissaient plutôt violets que bleus, la neige couronnant les cimes alpestres perdait, aux reflets bronzés des nuages

cardés au couchant, la crudité de ses blancheurs pour revêtir les gris métalliques du mica.

La fenêtre était ouverte. Des bouffées d'air tiède et humide chargé des arômes puissants de la forêt pénétraient dans la salle où se tenaient nos personnages. La barcarolle de quelque pêcheur du lac ou le *ranz* d'un senne quittant la ville, les tintements des clarines attachées au cou des vaches dominaient par moments le bruissement continu des feuilles.

Berthe, rêveuse et distraite, ne répondait que par monosyllabes aux attentions de son puéril fiancé.

Le spectacle de la nature qu'elle avait sous les yeux l'occupait davantage que les colifichets décrits par Walther; elle éprouvait plutôt un vague regret de devoir quitter son pays que de la curiosité et de l'intérêt pour la capitale galante où elle devrait s'exiler quelque temps à la suite de son mari, après leur union. Elle ressentait cette après-midi un serrement de cœur, un étrange malaise. Sa poitrine se gonflait, des larmes lui montaient à la gorge; un attendrissement nerveux la gagnait et elle voyait arriver l'instant où elle aurait peine à le contenir.

Comme Walther, rassuré par le sommeil persistant de son futur beau-père, allait avouer le prix fabuleux que coûteraient au digne homme les fameux gants Neroli et reprendre ses propos intarissables, un valet entra et annonça maître Kaspar Meglinger,

Berthe tressaillit sans savoir pourquoi; le digne Philibert, réveillé en sursaut, s'écarquilla les yeux, tandis que le jeune comte, d'un geste gracieusement indolent, autorisait l'introduction du visiteur.

— Il s'agit du pont que vous avez édifié, noble Dænisch, dit Walther. J'ai pensé qu'il vous serait agréable d'entretenir un maître-peintre au sujet de la décoration de cet ouvrage. Maître Meglinger vous était recommandé... Le voici.

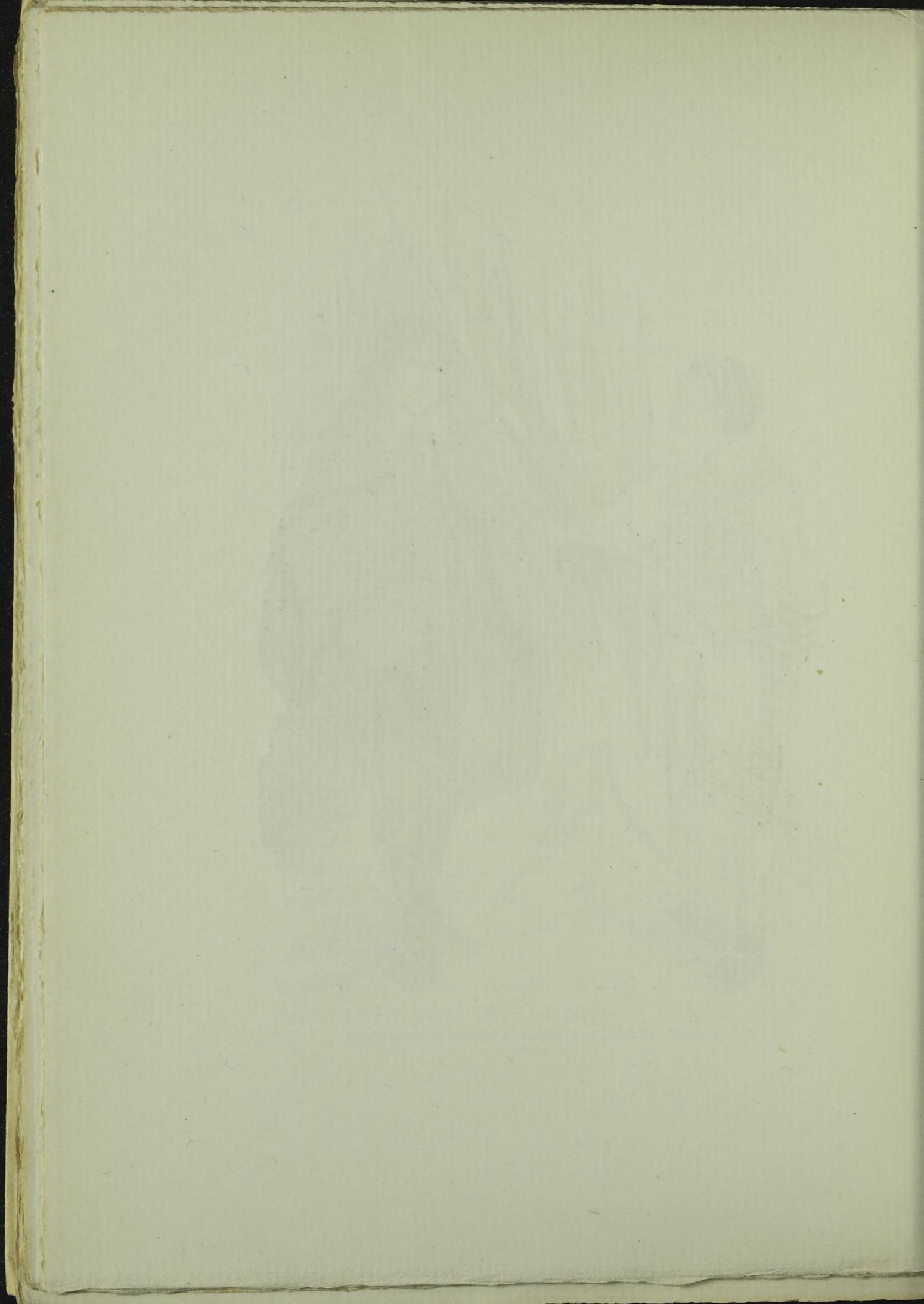
En effet Kaspar Meglinger venait d'entrer.

C'était un grand jeune homme, à la figure pâle et expressive, pleine de caractère comme disent les peintres d'aujourd'hui. Des yeux bien taillés et très noirs, d'une douceur veloutée, dans lesquels l'indignation ou l'enthousiasme devait mettre, comme l'électricité dans la nuit, de fugitifs éclairs, donnaient le cachet principal à cette physionomie. La bouche était grande, plissée légèrement aux coins des lèvres par un sourire empreint de mélancolie. Le nez était ferme, bien modelé, descendant par une courbe gracieuse d'un front élevé de poète et de penseur, bombé au-dessus des sourcils très épais et d'un arc plutôt gothique que roman. La chevelure séparée par une raie au milieu du front tombait sur les épaules et dans le col en boucles d'un noir de jais luxuriantes et soyeuses.

Ce jeune homme, imberbe comme un éphèbe grec mais à l'air grave d'un prophète de la Bible, galbe



UN VALET ANNONÇA MAÎTRE KASPAR MEGLINGER



d'Apollon éclairé par l'âme de Daniel, était vêtu d'un costume de velours noir à manches et *canons* bouffants, de bottes sans revers, d'un collet plat et de manchettes unies, enfin d'un feutre sombre à plume noire. C'était là, en somme, le costume du temps, mais réduit à sa plus simple expression, ce qui, pour le rendre moins tapageur, ne lui enlevait rien en distinction.

Hans n'avait pas fait deux pas dans la salle que Walther le détestait déjà cordialement; aussi, ce fut d'un air plus pincé qu'aimable que le comte fit signe au visiteur de s'asseoir. Quant à Berthe, dans le regard rapide et analyseur, particulier aux femmes, qu'elle jeta sur le nouveau venu, il y avait de l'intérêt naissant et une sympathie mélangée d'une crainte instinctive.

Comme le meunier arraché à sa sieste avait quelque peine à rassembler ses idées et à se mettre au niveau des choses de ce monde, Walther fit les premières ouvertures :

— Maître Hans Meglinger, on vous dit artiste, et c'est sur la foi de votre réputation que nous avons recours à vos services... Oh! entendons-nous, des services que nous vous paierons en ducats sonnants. N'est-il pas vrai, mon excellent Dænisch?

Interpellé de cette façon, le bonhomme crut devoir répondre par un grognement d'approbation qui avait

encore une vague ressemblance avec les ronflements interrompus par l'arrivée du peintre.

— Il s'agit, continua d'Asschenthaler, de décorer de vos pinceaux la disgracieuse baraque de bois que vous voyez d'ici, couverture d'un pont construit par Maître Philibert...

— Et quel genre de peinture, quel sujet choisirez-vous? demanda Meglinger.

— O nous nous en rapportons, pour ce choix, à votre goût d'artiste, murmura la blonde Edelweiss, rougissant de confusion, stupéfaite elle-même de l'audace qu'elle avait eue de participer à ce débat.

— Parfait... reprit Walther; mais, de préférence, vous nous peindrez quelque chose de gai, de riant. Ce pont, reliant nos deux demeures, celle de mon futur beau-père et la mienne, vous concevez que la comtesse de Romont et moi nous le traverserons fréquemment. C'est un motif pour que ce passage n'éveille en nous que des pensées gracieuses; que d'aimables images coupent la monotonie de cette promenade quotidienne. Que diriez-vous, par exemple, d'une grisaille dans le genre de celle que Mestre Francisque Primatice a exécutée pour le roi François Premier à Fontainebleau. Vous savez, cette grisaille dont le sujet principal — répété un peu partout du reste, dans la décoration du château — est cette vilaine bête ressemblant aux lézards de nos rochers...

— La salamandre symbolique rampant au milieu des flammes, avec la devise *Nutrisco et extingo*, dit le peintre venant à l'aide du gentilhomme.

— Vous avez bonne mémoire, Maître Hans, et vous savez le latin comme un clerc. Seulement je vous ferai grâce, pour le pont en question, de la salamandre et du latin dont elle est couronnée. Je n'ai point comme le Valois, moi, de préférence pour ce reptile. Donnez-nous plutôt comme motifs de décoration les amours de Vénus et Adonis ; encadrez ce couple de fleurs enlaçant des Cupidons, l'arc au poing... quelque chose de neuf, enfin !

Le peintre, jusque là impassible, se prit à sourire et la blonde Edelweiss si patiente, s'effaçant d'ordinaire avec tant de résignation, se pinça les lèvres comme dépitée d'avoir été promise à un étourneau aussi complet que le descendant de la maison de Romont ; aussi ce fut avec un petit air de révolte qu'elle intervint une seconde fois :

— Monseigneur, je crains qu'en ce moment, nous soyons loin de laisser la liberté de choisir son sujet à Maître Meglinger. Puis, je crois que les scènes dont vous proposez l'exécution ne sont ni neuves, ni intéressantes. Je vais peut-être un peu loin ; mais Maître Meglinger me dira si j'ai tort de supposer que son talent se prêterait mieux à la représentation de sujets plus sérieux. Un jour, j'admiraï à Bâle une œuvre

étrange, du plus grand peintre de nos cantons, de Maître Holbein; — qui s'appelait également Hans, observa-t-elle en souriant — cela représentait la *Danse Macabre*. Je restai fascinée devant cette fresque, suspendue entre l'enthousiasme et la terreur. Rentrée à Lucerne, j'en rêvai. Maître Meglinger connaîtra sans doute cette évocation saisissante.

Les yeux de l'artiste brillèrent d'un éclat superbe.

— Page sublime, vision fantastique transportée dans la réalité! murmura-t-il.

— Mais ce ne sont certes pas de semblables cauchemars que vous voudrez voir reproduits sans cesse sous vos yeux? fit Walther. Il suffit qu'ils aient hanté votre sommeil, durant une nuit, ma toute belle. Quant à moi, je n'affronterais pas deux fois semblable spectacle. Au lieu de recourir au pont, je préférerais traverser le lac à la nage.

— Et si je désirais, moi, une *Danse Macabre* de Maître Meglinger, si je voulais voir son talent aux prises avec un sujet qui a fait la gloire d'un devancier illustre, diriez-vous non, Monseigneur?

C'était encore une fois Berthe qui, encouragée par l'impression favorable qu'elle devinait avoir produite sur l'artiste, se déclarait directement à l'encontre des goûts de son fiancé et osait même lui imposer les siens.

— Ma galanterie me commanderait de céder à votre désir, Madame, répondit Walther un peu interloqué

d'abord. Qu'il soit fait selon votre volonté. N'est-il pas vrai, Maître Philibert? Mais, par la ceinture des Grâces, je veux porter ma vie durant des bas de laine et des souliers à boucles, si je comprends quelque chose à ce caprice lugubre dans une personne aussi douce, aussi délicate que ma fiancée.

— Vous avez entendu, Maître Meglinger, fit Berthe en souriant; le comte d'Assenthaler consent. Du moment que de votre côté vous ne voyez pas d'obstacle à la réalisation de mon souhait...

— O Madame, toute mon ambition est de vous faire oublier le chef-d'œuvre du cimetière de Bâle! interrompit le peintre avec une chaleur et une conviction dans la voix, qui le rendirent encore plus déplaisant à Walther.

— Il suffit! Vous pouvez installer vos échafaudages à partir de demain — conclut celui-ci en sonnant pour qu'on reconduisit le visiteur — et vous vous mettez à l'œuvre sans perdre de temps, afin que nous puissions inaugurer ce pont merveilleux dans deux mois à partir de demain, c'est-à-dire pour le jour de mon hymen avec la charmante Berthe?

D'où vient qu'aux dernières paroles du jeune gentilhomme, accentuées peut-être avec un malin plaisir, la pâleur parut encore plus visible sur le visage de Maître Hans.

D'où vient que lorsque l'artiste s'approcha d'elle

pour prendre congé et qu'elle lui eût tendu sa main blanche aux longs doigts minces, la blonde Edelweiss se troubla, non moins visiblement, au contact de deux lèvres brûlantes qui se posèrent un instant sur cette main mignonne?

Le peintre était sorti, Walther et Dænisch étaient descendus depuis longtemps pour prendre l'air dans le parc du château, que Berthe restait encore appuyée contre la croisée, la main sur le cœur dont elle ne parvenait pas à comprimer les battements et se rendait compte enfin de ce qu'étaient les pressentiments qui lui étaient venus une heure auparavant, portés dans les brises mélancoliques et énervantes de l'automne.

IV

Vous aurez deviné que le peintre Meglinger s'était épris subitement de la fille de Philibert Dænisch. Mais cet amour rencontré, à peine il venait d'éclorre, un obstacle insurmontable, et au lieu de commencer, comme la plupart des affections, par l'espérance, il se butait à l'origine contre le désespoir.

Berthe était fiancée à Walther; dans deux mois elle serait châtelaine d'Assenthaler. Il n'y avait pas à douter un instant de cela. Dænisch avait promis sa fille au jeune comte; Berthe avait consenti. Aimait-elle ce fadasse godelureau? Hans avait de bonnes raisons pour n'en rien croire. Le peintre est nécessairement doublé de l'observateur; aussi, le trouble de Berthe, dans l'entrevue que je viens de raconter, n'avait pas échappé à Meglinger. Mais en admettant même que la blonde jeune fille éprouvât plus que de la sympathie pour lui, tout ne les séparait-il pas désormais?

Berthe, il le sentait, n'était pas femme à contrecarrer les desseins de son père, à braver l'éclat d'une rupture

avec un homme qui était déjà son fiancé devant Dieu par la foi jurée.

Il ne restait donc à notre artiste qu'à prendre son mal en patience; à souffrir en attendant la guérison du temps et de l'éloignement; ou bien à...

Quelle était cette pensée sinistre? Quel démon lui conseillait d'avoir recours à cette ressource horrible?

Il faisait nuit. Meglinger s'était dirigé vers la montagne, en sortant du château d'Assenthaler. Il marchait depuis deux heures déjà, droit devant lui, toutes ses préoccupations portant sur son fatal amour.

Le temps avait changé. De lourds nuages surplombaient les hauteurs. Un de ces orages assez fréquents en septembre dans nos contrées, allait éclater. Les corbeaux croassaient en regagnant leur gîte; des bouffées de vent prélevaient par saccades aux roulements du tonnerre; les arbres secouaient leurs branches comme autant de bras d'affolés conjurant la colère du ciel; mais Meglinger s'éloignait toujours de la ville, plongé dans ses tristes réflexions.

Comme le premier éclair traçait son arabesque livide dans la nue, l'artiste en était à se demander si le plus simple ne serait pas de tuer le comte d'Assenthaler. Dans le coup de tonnerre qui suivit cette pensée aussi prompt que le météore qui l'avait fait surgir, le jeune homme entendit comme un formidable éclat de rire,

un rire infernal, que répercutèrent les échos de la montagne, les uns sourds et lamentables, les autres stridents et agaçants. On aurait dit que tous les génies des cavernes et des bois, les lutins et les farfadets entendant rire Satan s'étaient mis de la partie, que cette hilarité surnaturelle était devenue générale dans le monde invisible.

Meglinger, que sa conscience avait averti, à peine l'idée du crime était entrée dans son âme, et qui reculait épouvanté devant cette solution mauvaise, fut décontenancé par ce rire étrange au moment où il allait se repentir.

— Il a peur, semblaient se dire ces voix ironiques; il a peur d'écarter qui le gêne; à peine lui donnons-nous un bon conseil qu'il se ravise. Le poltron! Ah! ah! ah! Piqué au jeu par ces accents moqueurs, le peintre leva le bras et brandissant le poing vers la tempête. « Eh bien, dit-il, je ferai ce que vous me demandez. Mais, dites-moi, comment le frapperai-je! »

Cette fois des exhalaisons bleuâtres sillonnèrent le ciel en se suivant avec une rapidité vertigineuse; l'horizon s'incendiait des quatre côtés à la fois et les roulements du tonnerre se prolongeaient sans interruption, mais les éléments ne riaient plus. C'était comme une voix solennelle avertissant le coupable.

La pluie tombait aussi à torrents et ruisselait des vêtements du promeneur nocturne. — Va, semblait-

elle lui dire, retourne sur tes pas, rentre chez toi ; quitte ce lieu de malheur hanté par les mauvais esprits ; les tentations criminelles voltigent dans l'air qui t'entoure ; c'est un vent infernal qui passe. Regagne ton gîte, avant minuit, pauvre jeune homme, ou c'en est fait de ton bonheur et de ton salut. »

La pluie et ses exhortations pressantes perdaient leurs peines tout comme le tonnerre où grondait maintenant la voix de Dieu. L'éclat de rire du malin avait remporté le dessus. Meglinger, craignant de l'entendre résonner une seconde fois, courait en avant comme un fou, sans savoir où allait le mener cette course à travers la nuit et l'orage...

Ici, l'obligeant conteur, dont je suivais le récit avec cette attention haletante que nous prêtons tous, grands ou petits enfants, aux choses du merveilleux, fit une pause pour reprendre haleine. Impitoyable auditeur que j'étais, je n'aurais guère songé à lui accorder de repos s'il ne l'avait pris lui-même.

Herr Brünel Sinzler remplit nos verres ; nous trinquâmes et après s'être rafraîchi le gosier et la mémoire avec une gorgée de ce nectar valaisan, il continua en ces termes :

— Vous saurez, Monsieur, que le Mont Pilate est pour les Alpes ce que le Brocken est pour les montagnes du Harz : un mont de mauvaise réputation, un rendez-vous de sorciers qui y viennent de tous les

coins du lac des Quatre-Cantons et de plus loin encore pour y célébrer leur sabbat.

La tradition veut que le célèbre Proconsul romain, qui se lava les mains et livra le Christ aux vengeances des pharisiens, rongé par le remords de sa lâcheté, quitta son palais quelque temps après la mort de Jésus et voyagea comme le juif errant de pays en pays, sans trouver nulle part le repos, le soulagement. C'est ainsi qu'il arriva dans notre canton. Il gravit la montagne qui porta son nom depuis. Au sommet de celle-ci se trouve un lac. Le triste vieillard s'y précipita. Mais le suicide n'apaisa pas encore la vengeance de Dieu. C'était un crime nouveau ajouté à celui du passé. Aussi, l'ombre maudite de Pilate désole cette région. Tous les ans, elle s'y montre au moins une fois en robe de juge et les bonnes femmes croient encore aujourd'hui que celui qui a le malheur d'avoir cette vision meurt dans l'année. De plus, ce lac, où s'est noyé un des assassins de Jésus, attire les possédés et les nécromanciens qui viennent présenter leurs hommages à l'ombre du maudit. Lorsqu'on lançait une pierre dans ces flots redoutés on provoquait des tempêtes terribles qui ravageaient tout le pays. A tel point qu'au XVI^e siècle on ne pouvait monter sur cette montagne, ni visiter ce lac, sans l'autorisation expresse du magistrat de Lucerne, et il était défendu, sous de fortes peines, d'y rien jeter.

Pourtant, maître Kaspar Meglinger continuait sans le savoir l'ascension du Pilate. Il était déjà entré dans la région des neiges éternelles, il avait atteint le plateau nu et désolé couronnant le massif. La tourmente augmentait de violence.

Tout à coup, il se trouva devant une nappe d'eau limitée sur l'étendue de huit arpents environ par des rochers de forme fantastique. Au moment où il allait plonger dans ces flots d'une immobilité rigide, les nues se fendirent, un coup de vent les emporta dans toutes les directions et Meglinger aperçut le ciel bleu constellé dans lequel la lune arborait son croissant mince et pâle.

Ce calme brusque, cette sérénité anormale étaient plus effrayants que la tempête que Meglinger venait de traverser. Pour la première fois, il trembla ; il eut conscience de sa folie et tourna les talons, voulant fuir ces lieux sinistres.

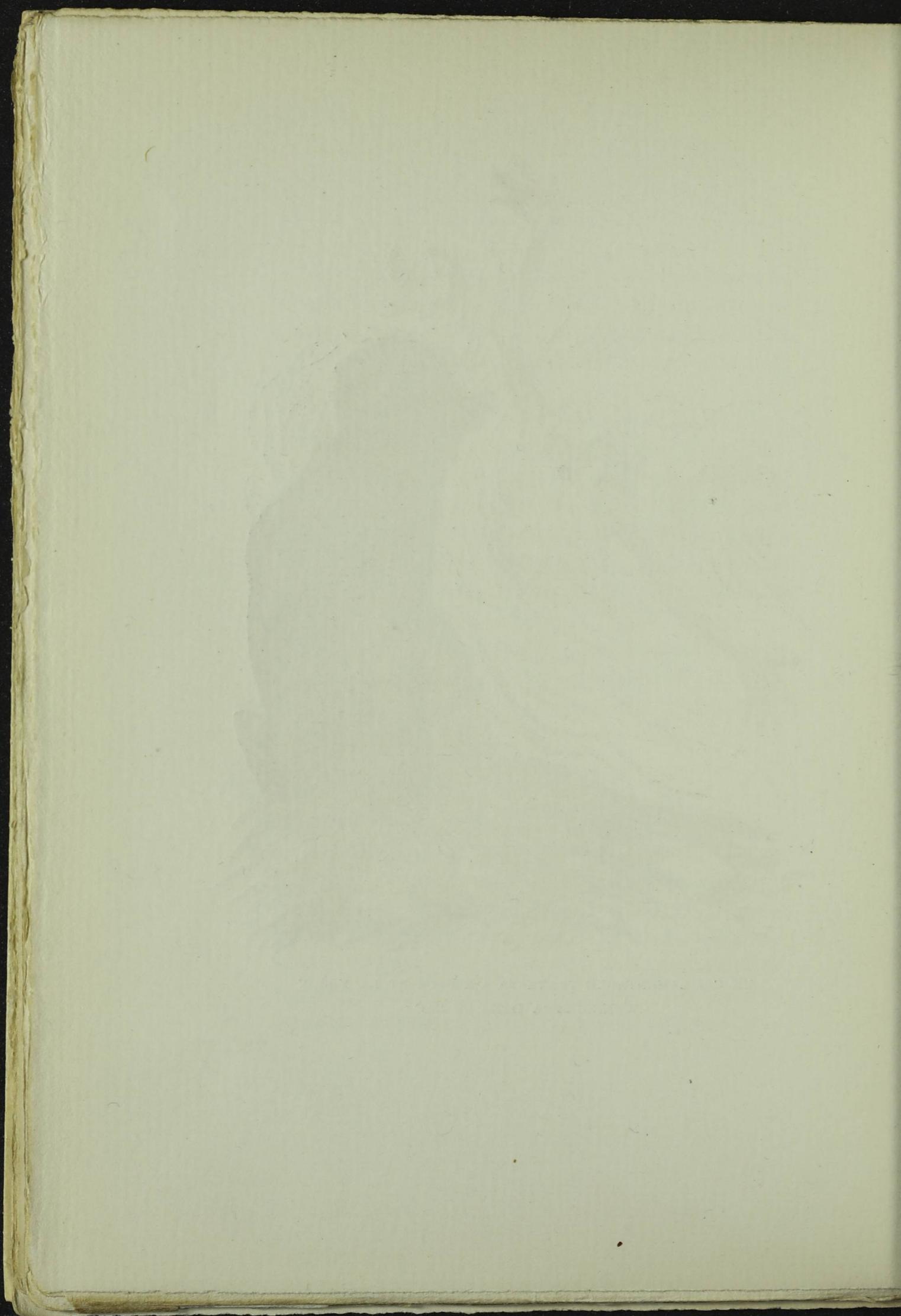
Mais il était trop tard.

Le tonnerre s'était tu, mais l'ouragan soufflait encore et le jeune homme put entendre les douze coups de minuit portés par le vent jusqu'à son oreille.

Au dernier battement de la cloche lointaine, la nappe unie du lac s'agita, une sorte de trombe s'éleva au-dessus de l'eau, et cette colonne de brouillard ou de fumée prit peu à peu la forme humaine. Deux bras s'en détachèrent d'abord, deux bras que la maigreur sem-



UN CRI LAMENTABLE TRAVERSA L'ESPACE ET LA VISION
S'ENGOUFFRA DANS LE LAC



blait allonger; puis les jambes devinrent visibles à travers une robe transparente, puis Meglinger distingua le tronc; puis enfin parut la tête, vieille, ridée, chauve, au rictus grimaçant, aux yeux d'un vert bouteille avec des flammes rouge sang dans les prunelles, ce qui leur donnait un regard dont l'expression hideuse n'est pas à décrire.

Meglinger rivé sur place, forcé malgré lui d'affronter la vue de cette apparition remarqua que les mains que tendaient vers lui ce fantôme de vieillard étaient écorchées et que le sang dégouttait continuellement de ses doigts. Brusquement la lumière se fit dans l'esprit de l'artiste, il se trouvait sur le sommet du Mont Pilate, et c'était l'ombre du Proconsul romain qui venait de lui apparaître. Les cheveux se dressèrent sur la tête, une sueur plus froide que la pluie qu'il avait reçue l'inonda, il essaya encore de fuir.

C'était en vain; l'affreux regard du spectre le fascinait. Soudain un des bras décharnés plongea dans l'eau, il en ressortit et au même instant quelque chose de lourd tomba sur le rivage aux pieds de Meglinger.

Un cri lamentable traversa l'espace et la vision s'engouffra dans le lac avec ce bruit sifflant que produit un corps rougi au feu lorsqu'on le plonge dans l'eau. Et l'air fut imprégné d'une forte odeur de soufre.

Cette scène fantastique avait duré quelques secondes seulement. Meglinger aurait cru rêver si, en baissant

les yeux, il n'avait vu à ses pieds un petit bouquin à couverture jaune. Il le ramassa machinalement et à la clarté blême de la lune il en lut le titre : *Vultus*, tracé en caractères de grimoire.

Vultus, le mot latin du français effigie; le *vols* ou *voust* des sorciers. Ce livre n'était rien moins qu'un traité d'envoûtement.

Hans le jeta d'abord loin de lui, mais il se rappela l'éclat de rire démoniaque, son amour, sa jalousie.

Il avait demandé le moyen de se débarrasser du comte d'Asschenthaler, et bien le moyen était indiqué dans les pages infâmes de ce petit volume. Toutes ses pensées criminelles lui revinrent, un sourire vindicatif crispa son visage; il reprit le livret fatal, l'empocha, puis se mit à descendre à grandes enjambées la rampe qu'il avait montée.

L'orage avait cessé complètement; la nuit était rentrée dans le calme et le coq chantait lorsque le malheureux jeune homme atteignit le seuil de sa maison, rompu, surmené, énervé par les émotions.

Il ne dormit pas cependant et l'aube le surprit dévorant avec une joie mauvaise les dernières pages du *Vultus*.

Sans rien dire à personne des événements de cette nuit terrible, le lendemain, Hans Meglinger, suivant les ordres donnés par le comte d'Asschenthaler transporta ses chevalets, ses couleurs, ses pinceaux et ses brosses dans l'intérieur du pont, et se mit incontinent à la besogne avec son ardeur et sa fougue habituelles.

Dans sa Danse Macabre du cimetière de Bâle, Holbein avait montré la mort prenant le costume et les attributs de tous les états : la tiare pontificale, la couronne des empereurs et des rois, la robe du magistrat, la cuirasse de l'homme de guerre, l'habit brodé du courtisan, la soutane du prêtre, etc., montrant par là l'égalité de tous les rangs de la puissance et de la fortune devant la faux impitoyable. Meglinger généralisa encore cette donnée. Il fit entrer la mort dans la vie intime, la montra survivant au milieu des circonstances des occupations journalières.

Aussi, vous l'aurez remarqué, au Pont de Lucerne, la Mort vit avec nous.

Faisons-nous une partie de campagne, elle endosse la livrée du cocher et fouette ! en avant ; les enfants babillent et s'extasient ; la mère seule voudrait que la voiture ralentît sa course. Ah bien, oui ! C'est la mort qui conduit, elle est pressée d'atteindre le but.

Allez-vous au bal. Voici la mort qui se présente en garçon perruquier, le peigne à la main. Elle fait chauffer les fers pour la frisure. « Hâtez-vous, dit la jeune fille, la danse aura commencé, je serai en retard. » Et la mort fait vite ; elle touche de son doigt osseux les blonds cheveux de la danseuse et voilà ce front de vierge qui pâlit, se dessèche, plus tôt même que les roses composant sa parure.

Meglinger vous montre la mort à nos côtés et partout : à table, où elle a la serviette autour du cou, le verre à la main et porte des santés ; dans l'atelier du peintre, où, en garçon barbouilleur, elle tient la palette et broie les couleurs ; dans le jardin, où, vêtue en jardinière, l'arrosoir à la main, elle mène le maître voir si ses tulipes sont écloses ; dans la boutique où, en garçon marchand, assise sur des ballots d'étoffe, elle a l'air engageant et appelle les pratiques ; dans le corps de garde, où, le tambour en main, elle bat le rappel ; dans le carrefour, où, en faiseur de tours, elle rassemble les badauds ; au barreau, où, vêtue en avocat, elle prend des conclusions (seul avocat qui aille vite en besogne et qui gagne toutes ses causes) ; dans l'antichambre du

ministre, où, en solliciteur, l'air humble et le dos courbé, elle présente une pétition qui sera écoutée; dans le combat, enfin, où elle court en tête des bataillons, et pour se faire suivre elle s'est noué le drapeau autour du cou.

Toutes ces scènes à peine rêvées et conçues étaient aussitôt fixées dans les triangles que forment les poutres qui soutiennent le toit du pont. En moins de six semaines, presque tous les panneaux étaient achevés.

Un des sujets de cette Danse Macabre avait surtout fait l'objet des soins les plus assidus de l'artiste. Il représentait un jeune et beau seigneur en costume de marié; un amour tenant le flambeau de l'hymen s'approchait de lui, le prenait par la main, l'entraînait vers son carrosse de gala. Seulement l'amour charmant de corps et d'attitude, les ailes gracieusement déployées, avait une affreuse tête de squelette. Quant au jeune seigneur, Hans Meglinger l'avait représenté sous les traits du comte d'Asschenthaler. C'était un portrait frappant de ressemblance. A tout prendre, il n'y avait là qu'un caprice d'artiste; si c'était une vengeance, elle était assez anodine.

Comme Hans donnait le dernier coup de pinceau à son œuvre, deux semaines avant l'expiration du délai accordé pour l'achèvement, il reçut la visite de Philibert Dænisch et de sa fille.

Le comte Walther ne les accompagnait pas.

— Mon futur gendre est légèrement indisposé, dit Philibert à l'artiste. Il lui a pris avant-hier un malaise subit et depuis il garde le lit. Nous espérons que ce ne sera qu'un mal passager. La santé du comte est très délicate...

— Avouez aussi, interrompit le peintre, avec un sourice forcé, qu'il n'éprouve pas un grand enthousiasme pour mes sujets de décoration.

Et ils parcoururent la galerie du pont. Hans Meglinger avait offert le bras à Berthe, Philibert Dæ-nisch les suivait. Devant chaque panneau ils s'arrêtaient et le jeune homme donnait à ses visiteurs les indications nécessaires, leur communiquait ses intentions et demandait leur avis sur la manière dont il les avait rendues.

Berthe, tout en admirant la peinture, paraissait préoccupée. Hans qui la contemplait constata que son teint avait pâli, que ses yeux brillaient d'un éclat fébrile, que ses lèvres étaient sèches. Il sembla, de son côté, à Berthe, que l'animation et la gaiété que le peintre mettait dans sa conversation manquaient de naturel. Il s'attachait à plaisanter lui-même son œuvre, à en faire ressortir les parties faibles; mais il y avait quoi qu'il fit plus d'amertume que d'humour dans ses paroles. Comme elle levait ses beaux yeux bleus sur lui, elle remarqua que les cheveux noirs de Meglinger avaient grisonné depuis qu'il était venu au château.

Ils arrivèrent devant la scène où le peintre avait fait figurer Walther.

Tous deux s'arrêtèrent.

— Le portrait est ressemblant, dit la jeune fille. Je jurerais que je me trouve devant mon fiancé. Comme ses yeux nous regardent ; on dirait qu'une âme les anime. C'est effrayant de vérité. J'ai cru même voir remuer ses lèvres. Cependant, Maître Meglinger, il me semble que vous avez donné une expression trop sérieuse à son visage ; cet air pensif est nouveau chez lui. Vous étiez sans doute mélancolique vous-même, le jour où vous avez achevé ce portrait et votre tristesse aura passé dans vos pinceaux.

Et maintenant que je vous regarde, je devine que vous souffrez encore... Quelle peine éprouvez-vous ? Parlez-moi franchement, comme à une amie. Depuis une heure que vous m'entretenez, je jurerais que vous vous faites violence pour simuler un entrain que vous n'avez pas... Oh ! ne dites pas non ; aussi, vous voyez qu'au lieu de me faire rire, vos saillies me navrent...

— Et vous-même, intervint le peintre avec une sorte d'empchement, ne souffrez-vous pas ? Je vous dirai même pourquoi vous souffrez. Je serai sincère, au risque de passer pour un fat. C'est l'idée de ce mariage qui vous torture et qui me tue. Mais rassurez-vous, il ne se fera pas...

— Monsieur... protesta Berthe, alarmée par la rage

haineuse révélée dans ces dernières paroles. J'aime à croire que vous vous êtes oublié...

— Oh! n'essayez pas de cacher votre trouble sous cette réprobation... Laissez-vous immoler; épousez ce pâle damoiseau pour ne pas contrarier la sotte vanité de votre père; soyez faible et dévouée à ce point, mais ne me dites pas que vous aimerez votre mari. Ce serait mentir, car celui que vous aimez, c'est moi...

— Taisez-vous! taisez-vous! supplia la jeune fille en voulant lui fermer la bouche avec sa main. De grâce, Maître Hans, revenez à la raison... Vous savez que tout est perdu; je serais coupable en encourageant vos chimères...

L'aveu indirect contenu dans ces paroles, au lieu de calmer le jeune homme, produisit l'effet contraire. Saisissant la main qui voulait le bâillonner, il l'embrassa furieusement. Puis, se libérant de toute contrainte, il attira la jeune fille à lui, la serra contre sa poitrine et leurs bouches se rencontrèrent.

Toutefois, à ce contact, Berthe fit un effort surhumain et parvint à se dégager de cette étreinte dangereuse. Alors, belle d'indignation et de douleur, deux grosses larmes tombant de ses yeux, elles s'éloigna, retournant sur ses pas pour rejoindre Philibert qui était resté en arrière...

— Un mot encore... Un mot de pardon! murmura l'artiste.



... ET LEURS BOUCHES SE RENCONTRÈRENT

— Je ne puis vous en vouloir, dit-elle, mais vous ne me reverrez plus... Adieu.

Elle retrouva le vieux Philibert Dænisch s'extasiant devant le panneau représentant la Mort servant une table devant laquelle un dîneur joufflu et jovial, un sosie du digne meunier, ne perd pas une bouchée et boit sec.

— Voilà qui est admirable! dit-il à sa fille, dont il ne remarqua pas la physionomie bouleversée. Cette dinde me donne faim quoique je vienne d'en découper une. Ce peintre doit être un connaisseur. Je l'inviterai à dîner. Où l'as-tu laissé; dis-lui notre heure.

— Je n'en ferai rien, répondit Berthe. Walther nous a prié de lui tenir compagnie. Ce serait manquer d'égard à un malade que de lui amener un étranger; puis, Maître Meglinger ne goûterait pas cette politesse.

— Qu'il soit fait comme tu le veux, petite despote! soupira le digne homme, et partons... Mais auparavant, je veux féliciter l'auteur de cette table merveilleuse...

Cette fois ce fut Berthe qui resta en contemplation devant la scène admirée par son père. Elle avait peur de revoir Meglinger. Lorsque Philibert eut pris congé de l'artiste et qu'il sortit avec sa fille, il dit à celle-ci :

— Quel dommage! Figure-toi que Maître Hans a fait le portrait du comte d'Asschenthaler...

— Je l'ai vu... il est parfait! interrompit Edelweiss.

— Mais ce que tu n'auras pas vu ; c'est que le tableau est troué !

— Troué ! exclama la jeune fille en proie à une angoisse indéfinissable.

— Et le plus drôle, c'est que le trou découvre la place du cœur : on dirait un coup de poignard. Je l'ai fait remarquer à maître Hans qui se trouvait devant, immobile et songeur, l'air tout drôle. — Peuh ! a-t-il répondu en me riant au nez que j'en gagnai froid, les souris qui ravagent vos greniers se seront promenées de ce côté. Je ferai en sorte qu'on n'y voie rien. — Mais, avoue que cet accident est extraordinaire ! J'ignorais que les rongeurs fussent friands de couleurs à l'huile !... Étrange gars que ce peintre ! Nous raconterons l'aventure à Walther !

— Je vous en supplie, mon père, ne lui dites rien ! conjura la jeune fille... cela pourrait l'impressionner.

Rentrée dans sa chambre, Berthe pleura à chaudes larmes et resta longtemps agenouillée, cherchant des consolations dans la prière.

— O mon Dieu, faisait-elle, il a dit vrai ; je l'aime ; mais il me fait peur. Éloignez-vous ces malheurs dont j'ai comme le pressentiment...

VI

L'état du jeune comte d'Asschenthaler, au lieu de s'améliorer, s'aggravait tous les jours. Les hommes de l'art ne se trouvaient pas en présence d'une indisposition passagère, mais d'une maladie mystérieuse dont ils ne pouvaient découvrir le siège, dont les symptômes et les progrès déroutaient leurs consultations et leurs diagnostics.

Walther dépérissait. Ses chairs semblaient se fondre, son sang jeune et vivace se décomposait, sa peau jaunie collait sur les os, sa bouche bleuissait, ses yeux seuls brillaient hagards, enfoncés dans le creux des orbites exagéré par la maladie, et indiquaient que l'âme habitait encore ce corps presque réduit à l'état de squelette.

Philibert Dænisch avait eu recours aux médecins les plus distingués; aucun sacrifice pécunier ne l'avait arrêté. Il était venu des praticiens éminents de la France et de l'Allemagne, des docteurs, véritables puits

de science, que se disputaient les universités du monde entier. Tous étaient repartis, abandonnant le patient aux décrets de la Providence.

La conduite de Berthe était admirable. Ce que le dévouement de la femme a de plus empressé, de plus patient, de plus tendre, elle le mit en œuvre. Ses nuits ne furent plus que des veilles. Elle ne quittait guère le chevet du malade, acceptant les fatigues et les privations, ne se rebutant pas devant l'humeur fantasque de Walther, tout cela malgré que sa propre santé réclamât des soins et des ménagements.

Mais le dévouement perdait ses peines aussi bien que la science.

Le mal étendait ses ravages comme en pays conquis ; chaque jour le comte faisait un pas vers la tombe.

De l'avis de tous, il n'avait plus une semaine à vivre, et à la fin de cette semaine, hélas ! il aurait dû se marier.

Un soir, un inconnu se présenta au château d'Assenthaler et demanda à être introduit près de la demoiselle Dænisch, ayant, disait-il, à l'entretenir de choses qui lui tenaient à cœur. Edelweiss, garde-malade indispensable du pauvre Walther, répondit d'abord qu'elle ne pouvait déférer à cette demande, mais, comme l'étranger insistait, elle descendit au parloir, se promettant bien de ne pas donner au visiteur plus de cinq minutes.

Elle fut très étonnée de se trouver devant un prêtre à figure vénérable, inspirant la confiance et la sympathie.

— Je viens vous parler au sujet de la maladie du comte d'Assenthaler, noble demoiselle, dit le prêtre. Lorsque les hommes sont à bout de ressources pour guérir leurs semblables, il reste le grand secours de Dieu. Je suis étranger, Français, et je reviens de Rome; de passage à Lucerne, j'ai entendu parler les gens du cas terrible qui plonge cette maison dans le deuil. J'ai appris que les médecins n'avaient pu arrêter le mal emportant, à la fleur de l'âge, votre noble fiancé, et il m'est venu une idée, je dirai même une inspiration. Ne serait-il pas possible que les causes de ce mal impitoyable fussent étrangères à l'ordre naturel?

— Que voulez-vous dire, mon père? demanda Berthe.

— Ne vous effrayez pas. Il est des maladies amenées par la force du démon, auxquelles le Ciel peut seul opposer un antidote. En d'autres termes, nous nous trouvons peut-être en présence d'un cas de sortilège? Un ennemi du comte n'a-t-il pas jeté un charme sur lui; votre fiancé ne serait-il pas la victime d'un *envoulement*?

— Un *envoulement*! exclama Edelweiss qui craignait de comprendre.

— Oui, continua le prêtre, un *envoulement*. Pardon, si je vous entretiens de ces sujets lugubres. Il est arrivé que des gens pervers modelaient soit en cire, soit en

argile, l'effigie de ceux qu'ils se proposaient de faire périr. En perçant cette figurine au cœur et en prononçant certaines paroles cabalistiques, ils étaient sûrs de la mort de leur ennemi. Parfois l'*envoulteur* se contentait d'opérer sur un portrait dessiné ou peint...

— Horreur, gémit Berthe en se couvrant le visage pour ne point voir l'affreuse lumière qui jaillissait devant elle.

C'en était fait; douter n'était plus possible. Edelweiss se rappela le portrait de Walther dans la *Danse macabre*, ce portrait que Philibert avait vu, percé, à la place du cœur, comme d'un coup de poignard. Les paroles du vieux prêtre étaient une révélation foudroyante.

Cependant, la faible jeune fille dissimula le déchirement qui venait de se produire dans son âme. Malgré tout, elle éprouvait encore quelque pitié pour le misérable qu'elle avait aimé; aussi put-elle faire violence à ses sentiments et s'adressant au visiteur avec un calme joué :

— Je vous remercie, mon père, dit-elle, de l'intérêt que vous nous témoignez. Je ne puis croire que le comte d'Asschenthaler ait des ennemis assez lâches pour recourir à de telles armes contre lui. Mais nous ferons faire des investigations et s'il se découvre quelque indice de male œuvre vous en serez averti.

— Je suis à Lucerne pour huit jours encore, fit le prêtre, en se levant. Si vous apprenez quelque chose



— VOTRE FIANCÉ NE SERAIT-IL PAS LA VICTIME
D'UN ENVOULEMENT?

avant mon départ, je mets les secours de mon ministère et de mon expérience à votre service.

Le lendemain, de bonne heure, après une nuit dont je ne vous énumérerai pas les angoisses, Berthe se rendait sur le Pont et se présentait devant Hans Meglinger.

— J'avais résolu de ne plus vous revoir, lui dit-elle, après les explications pénibles que nous avons eues ici. Mais, maintenant, ces craintes sont étouffées par d'autres considérations; l'affection que j'aurais encore pu vous porter s'est changée en horreur, en aversion. Niez, si vous l'osez encore, continua-t-elle, en le toisant avec mépris, mais je dis, moi, que vous êtes un assassin et un sacrilège.

— Berthe ! balbutia Meglinger, d'un ton de reproche. Mais il n'eut pas la force de dissimuler plus longtemps. Il tomba à genoux, sanglotant comme un enfant, et lui avoua dans un récit assez incohérent, entrecoupé de protestations d'amour et de repentir, ce qui s'était passé sur le Mont-Pilate et les suggestions du démon auxquelles il avait cédé.

Après cette confession, tous deux gardèrent le silence. Le jeune homme restait agenouillé; elle, pauvre fille, se sentait attendrie et désarmée devant ce repentir sincère; enfin elle n'y tint plus et, prenant le désespéré par la main, elle le releva.

— Dieu peut vous garder rancune, dit-elle, mais moi

je dois oublier, car c'est par amour pour moi que vous avez péché; je suis la cause indirecte de votre crime... Vous haïr, je le sens, serait impossible. Vous m'avez dit pouvoir encore guérir le comte?

— Oui, dit-il d'une voix sourde, et lui tendant un livre de mauvaise mine, il lui en indiqua un passage. Lisez! ajouta-t-il.

Berthe lut : « L'envolteur qui, durant le cours de l'opération, voudrait en arrêter les effets, ne pourra sauver sa victime qu'en se sacrifiant lui-même et ce, en répétant l'opération décrite plus haut sur sa propre effigie. »

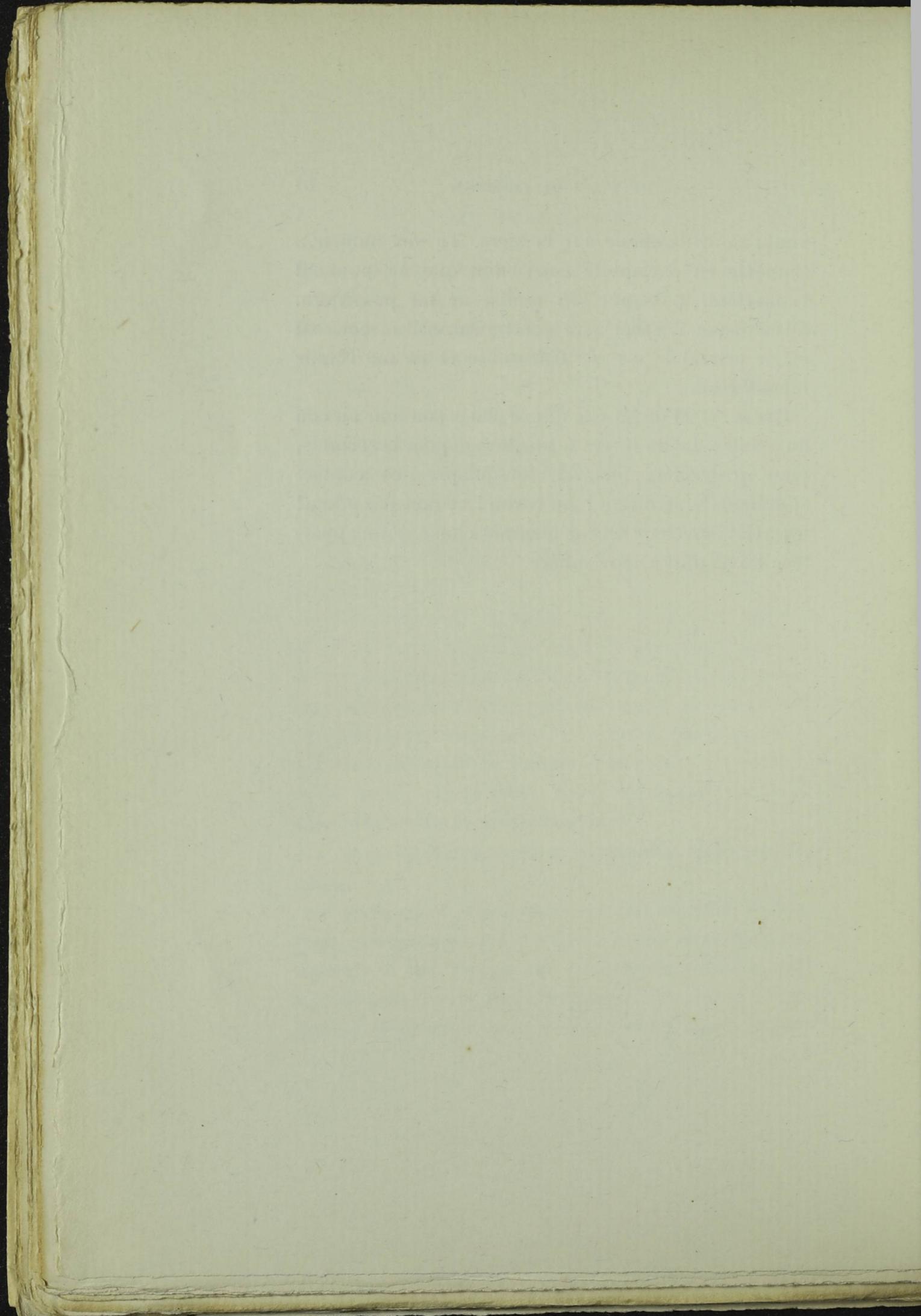
— Eh bien, dit la jeune fille, après un silence pénible, durant lequel les combats les plus poignants se livraient dans son cœur, eh bien! dit-elle en enveloppant le jeune homme dans un regard où il n'y avait plus que de la compassion : « Faites ce que demande la guérison physique de Walther, votre guérison morale, votre salut; ce qu'exige votre conscience; mourez sans hésiter. Me le promettez-vous?

— Je mourrai! répondit-il en levant la main vers les cieux.

— Maintenant, à moi d'adoucir ton sacrifice réparateur, continua Berthe, en proie à une exaltation qui donnait à son visage une expression sublime qu'il n'avait jamais eue. Hans Meglinger, écoute, je t'aime depuis le premier jour que je t'ai vu. Dieu n'a pas

voulu notre bonheur sur la terre. Tu vas mourir... Emporte en partant la conviction que, ne pouvant t'appartenir, personne du moins ne me possèdera. Aussitôt que Walther sera guéri, j'entrerai au couvent où je prierai le ciel de t'absoudre et de me réunir bientôt à toi...

Elle le dit, et ce fut elle qui se jeta à son tour au cou du peintre. Leurs lèvres se touchèrent pour la seconde, pour la dernière fois, et, lorsqu'après ce contact suprême, ils se dirent : Au revoir ! et non pas adieu ! il y avait dans leur accent quelque chose qui n'appartenait déjà plus à cette sphère.



VII

Vous connaissez le *Portrait Ovale*, la nouvelle d'Edgar Poë :

Un peintre fait le portrait de sa bien-aimée; il saisit la ressemblance à tel point que l'expression vitale qu'il donne à la peinture est adéquate à la vie elle-même, les couleurs qu'il étale sur la toile sont tirées des joues de celle qui est assise près de lui; mais à mesure que la toile s'anime le corps se désagrège et, avec le dernier glacis appliqué sur le tableau, le souffle de l'existence se communique à la chose inerte; mais l'âme aussi a passé du modèle à l'image. La bien-aimée est morte.

Hans Meglinger n'en usa pas ainsi avec une maîtresse mais avec lui-même.

Il effaça le portrait de Walther et se représenta à la place, également en costume de fiancé, hélas!

Il se fit beau, aussi beau qu'il était; donna toute l'expression qu'il pût à ce portrait fatal : l'inspiration,

le génie, la passion animèrent le front, éclairèrent les yeux, contractèrent les lèvres de l'image comme ces grandes forces avaient agi sur les chairs, les organes mêmes du personnage.

Ce portrait fut achevé le matin du jour où Walther aurait dû se marier.

Ce matin, le comte quitta le lit pour la première fois depuis quatre mortelles semaines et se promena dans sa chambre appuyé sur l'épaule de Berthe. Ce matin aussi, quand Philibert Dænisch se rendit sur le Pont, pour voir où en étaient les travaux de son maître-peintre, le garçonnet, qui tenait les pinceaux et recurait les palettes de celui-ci, courut à la rencontre du meunier et lui dit en geignant que son maître était mort...

Au dernier coup de pinceau, Hans Meglinger peintre ayant terminé son œuvre, Hans Meglinger modèle s'était affaissé et avait rendu l'âme sans une plainte.

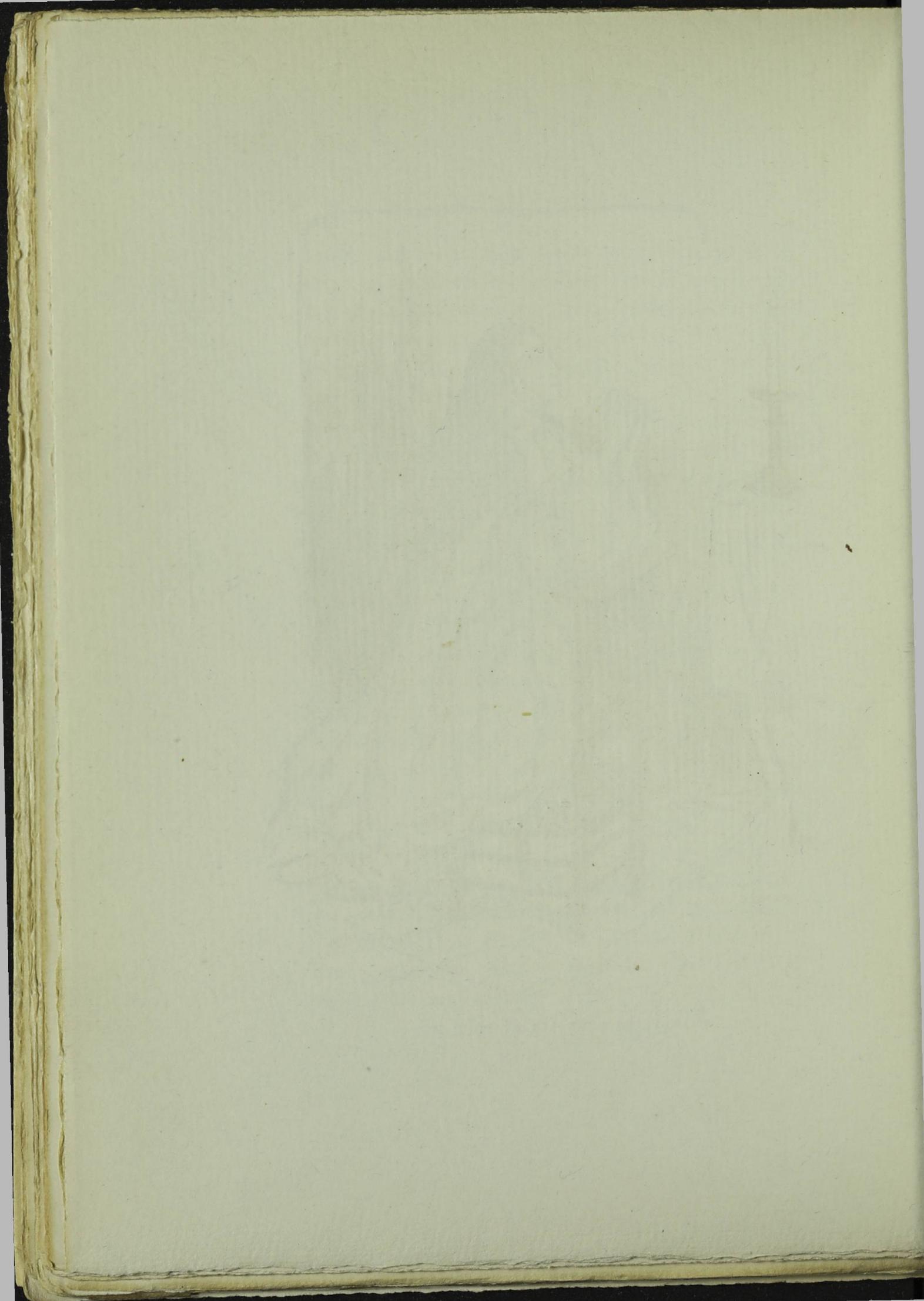
Le portrait était un chef-d'œuvre.

Lorsque Dænisch, assez marri, fit part de cette nouvelle à sa fille, elle ne manifesta aucun étonnement, mais ajouta à la consternation de son père et de son fiancé en leur annonçant sa résolution de prendre le voile. Et il ne leur fut pas donné de l'en faire démordre.

La veille de son entrée en religion, elle avait revu le vieux prêtre et lui avait dit simplement : « Vous aviez raison, mon père; mais le coupable s'est repenti à temps; priez pour lui et pour moi. »



— PRIEZ POUR LUI ET POUR MOI



Elle est morte un an après.

Le dernier des Romont-d'Asschenthaler retourna vers son cher Paris et se consola en maudissant les mœurs suisses, les peintres suisses et leurs *Danses Macabres* et les blondes Suissesses qui se coiffent du béguin; jusqu'au jour où s'étant pris de querelle, en étourneau qu'il était, avec un mousquetaire, la lame expérimentée de son adversaire traversa la fine batiste de son jabot, troua sa peau parfumée et mit fin, sans qu'il y eût eu *envoulement* cette fois, aux palpitations de son cœur de bon et joli jeune homme.

Quant au panneau triangulaire revêtu du portrait de Meglinger, comme c'était une merveille, il a rencontré le pire destin, celui des belles choses, comme a dit l'élégiaque Malherbe. Dans la campagne de Bonaparte contre Souwarow, un officier de l'armée de Masséna, amateur peu scrupuleux, décrocha le panneau et depuis lors on n'en a plus rien appris. Vous aurez remarqué, ce matin, qu'il manque en effet une station à la série de la Danse des morts.

— Et le grimoire que Pilate avait jeté au pauvre artiste, l'a-t-on retrouvé?

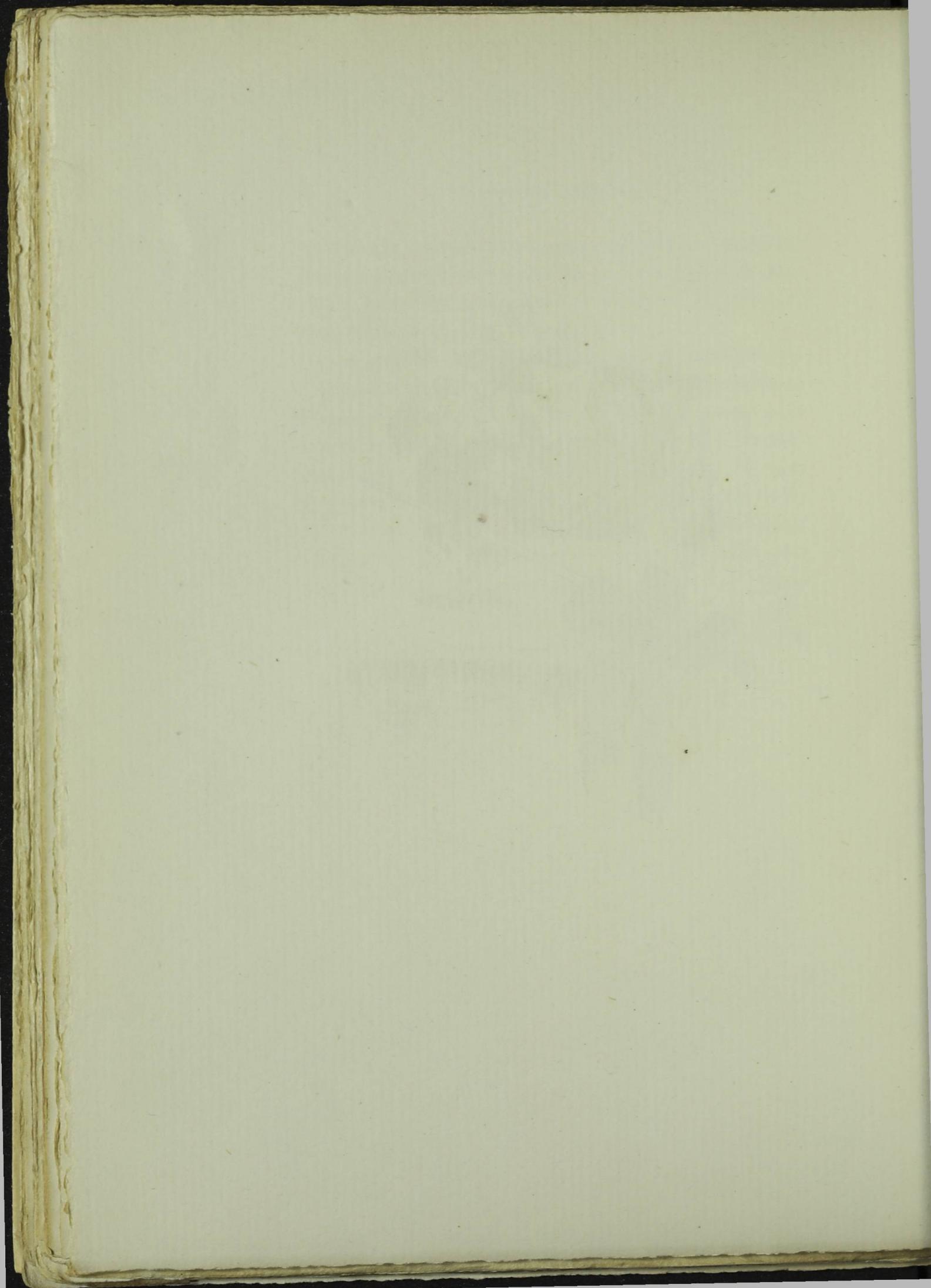
— Celui-là, cher Monsieur — me dit mon hôte obligeant en nous versant une dernière rasade en guise de bonnet de nuit, car il s'était fait tard, — si vous poussez une pointe jusqu'à Berne et que vous visitez le Musée et ses cristaux monstres, vous le verrez avec sa

couverture jaune-soufre, moisie par l'âge et son titre *Vultus* comme tracé en cinabre par des pattes de faucheux, à côté du manuscrit des *Ziemener Plaudereien*, dans lequel est expliquée son origine.

— A propos, fit-il encore comme nous montions l'escalier pour regagner notre lit, si vous avez du temps de trop, je vous conseille de ne pas quitter Lucerne sans avoir fait l'ascension du Pilate. C'est l'excursion la plus romantique. L'ombre du proconsul romain ne vous disputera pas le passage; il y a longtemps qu'on ne l'y a vue. Il ne faut plus l'autorisation du magistrat pour visiter le lac du sommet. Allez et vous m'en direz des nouvelles. Je ne recommande l'ascension du Righi qu'aux commis-voyageurs, aux jeunes mariés à petite bourse, aux gens pressés enfin qui visitent la Suisse en chemin de fer. — Bonne nuit.



ROMEO
DUMOULIN
1920.



DES PRESSES D'OSCAR LAMBERTY

Achévé d'imprimer

le 20 décembre 1920

POUR LA LIBRAIRIE DECHENNE



